

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS



NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR LE MISSIONNAIRE PROSPER LEMUE.

Le serviteur de Dieu auquel je désire consacrer quelques mots de fraternel souvenir, arrêterait certainement ma plume s'il était encore en son pouvoir de le faire. Parmi ses rares qualités dominait un amour de l'obscurité, une modestie dont la vigilance ne s'est jamais démentie et qui n'a que trop dérobé, aux Églises protestantes de France, la connaissance de l'un des plus beaux caractères qui se soient formés dans leur sein. Il faut dire aussi que les dispensations providentielles auxquelles la carrière de M. Lemue a été soumise, ont peu contrarié sa profonde humilité. Si, au début de son ministère, il a occupé l'une des premières places parmi les pionniers du christianisme dans l'Afrique australe, bientôt des devoirs de paternité spirituelle, l'absorbant tout entier, l'ont définitivement soustrait à l'éclat d'une position proéminente. Tandis que d'autres luttèrent contre le paganisme au milieu de populations qui faisaient parler d'elles, il s'occupait de tribus démembrées, de pauvres victimes de la guerre et de la famine que Dieu avait rassemblées autour de lui. Il portait les consolations de l'Évangile dans d'obscures localités, éloignées des grands centres missionnaires ; il fondait des écoles, il remplissait, avec persévérance et sans bruit, le rôle d'un réparateur de brèches, d'un patient initiateur à la vie religieuse et civi-

lisée. En lui le sérieux, la droiture scrupuleuse du huguenot des temps anciens, se trouvaient réunis aux goûts délicats et élevés d'un esprit très-cultivé. Il tenait à bien faire plus encore qu'à faire beaucoup. Ce besoin le portait à donner le moins de temps possible à la partie aventureuse de la vie missionnaire. Il consacrait à son développement personnel tous les instants qu'il pouvait dérober aux travaux de son ministère. Ni les difficultés du transport, lorsqu'il était appelé à voyager, ni le manque d'espace dans les humbles presbytères qu'il a habités ne l'ont jamais séparé de ses livres. Après une étude approfondie de quelque portion des saintes Écritures, qu'il faisait dans les textes originaux, il retournait, avec un bonheur toujours nouveau, à ses auteurs favoris, les Pères de l'Église et les grands docteurs de la Réformation. Il suivait avec beaucoup d'intérêt le mouvement théologique de notre époque. L'histoire naturelle l'occupait aussi et lui procurait des délassements qu'il savait utiliser. Sa conversation était pleine d'agrément et très instructive. Si j'ajoute qu'on trouvait chez lui, avec toute la largeur de l'hospitalité orientale, les charmes d'une parfaite urbanité, on comprendra que sa société dût être fort recherchée par tous les hommes que le commerce, la science ou les intérêts du règne de Dieu attiraient dans le pays. Les missionnaires dont la vie était plus militante que la sienne se faisaient un bonheur d'aller, lorsqu'ils le pouvaient, se retremper auprès de lui et s'inspirer de ses conseils. Ils ne le quittaient jamais sans en avoir reçu du bien et sans se sentir plus forts pour la lutte. C'est en contribuant ainsi à créer autour de lui l'idéal de la bienfaisance, sous ses formes les plus variées, et à prévenir, par son exemple, l'affaissement auquel une activité trop extérieure expose l'enseignement pastoral dans des régions barbares, que Lemue a fait pour la cause des missions infiniment plus que ne pouvaient le soupçonner les personnes qui lisaient ses rapports. Des deux stations qu'il a fondées, l'une, Motito, a dû passer sous la direction de la Société des Missions de

Londres ; l'autre, Carmel, comptera bientôt parmi les dépendances de l'État libre ; mais les âmes que notre frère a silencieusement gagnées à Jésus-Christ, les maux qu'il a réparés, les consolations qu'il a répandues, les exemples qu'il a donnés, tout cela ne passera jamais. On peut, sans hésitation, lui assigner une belle place parmi les missionnaires dont l'Église conservera religieusement la mémoire.

Jean-Prosper Lemue naquit à Esquéhéries, dans le département de l'Aisne, en 1804. Son ami d'enfance, M. le pasteur Elie Charlier, m'apprend que, tout jeune encore, il fit preuve, dans l'école communale, d'une intelligence précoce et plus qu'ordinaire. Il était d'un caractère doux et aimable. Au sortir de l'adolescence, grand, bien fait de sa personne, s'exprimant avec une sorte d'élégance qui étonnait chez un simple campagnard, appartenant à une famille honorable et estimée, il se trouva entouré de nombreux amis qui recherchaient sa société. Aussi était-il de toutes les parties de plaisir. Du reste, sa conduite était exempte de blâme et jamais on n'eut à lui reprocher le moindre excès. On eût pu le proposer pour modèle à tous les jeunes gens du pays. C'était, dans toute la force du terme, ce que l'on appelait, lors du premier réveil, un honnête mondain.

A cette époque, la piété de notre ami ressemblait à celle de tout son entourage. Un formalisme froid et sans vie régnait universellement. Annexe de Lemé, Esquéhéries ne voyait son pasteur que toutes les six semaines. On se réunissait néanmoins, en son absence, pour lire une portion des saintes Écritures, un sermon et réciter les prières de la liturgie. Lemue prenait régulièrement part à ce service. Vint le moment où son pasteur, ayant fait personnellement l'expérience de la puissance régénératrice de la grâce et ressaisi la glorieuse doctrine de la justification par la foi, se mit à la prêcher avec un zèle qui devait porter les plus beaux fruits. Les effets s'en firent bientôt sentir chez un nombre assez considérable de jeunes gens des deux

sexes, au grand étonnement de leurs parents et de tous ceux qui les connaissaient. Sur ce point aussi, M. Charlier a bien voulu me faire part de ses souvenirs : « Lemue, » m'a-t-il écrit, « fut pris l'un des premiers dans le filet de l'Évangile. Convaincu de son état de péché et de juste condamnation devant Dieu, il soupirait, comme je le faisais moi-même, après la délivrance que Jésus nous a méritée. Mais que d'obstacles à notre conversion, enlacés comme nous l'étions dans les liens du présent siècle ! »

« ...Jésus qui a tout pouvoir sur les âmes, nous attira à lui par les cordeaux de son immense charité, nous baptisa de son Saint-Esprit, nous communiqua son ineffable paix. Le changement intérieur que nous avons éprouvé ne tarda pas à montrer sa réalité par des œuvres de renoncement et d'obéissance que nous accomplissions avec joie, non pour être sauvés, mais parce que nous possédions la douce certitude que nous l'étions déjà. Ah! ce fut un beau jour pour M. Colani, notre père en la foi, lorsque, à la fête patronale de notre commune, en 1821, nous lui fîmes connaître notre ferme résolution de consacrer notre vie tout entière au service du Seigneur. Nous l'avions invité à se rendre au milieu de nous. Pendant deux jours, ce cher pasteur ne cessa de nous exhorter en public et de maison en maison. Qu'il était heureux, et nous avec lui! Mais deux jours ne satisfaisaient pas notre ardeur de jeunes convertis. Nous décidâmes que le mardi suivant il y aurait deux services dans le temple et par conséquent deux prédications. Mais où trouver le prédicateur? Tous les regards se tournèrent vers notre cher Lemue. Il avait déjà pris la parole dans de petites réunions d'amis et on le savait capable d'édifier. Il consentit avec simplicité et humilité, et il s'acquitta de sa tâche à la satisfaction de tous, malgré son extrême jeunesse. Il ne devait avoir alors que dix-huit ans. La seconde méditation fut confiée à l'un de ses amis, celui qui trace ces lignes. Cette circonstance, en apparence toute fortuite, contribua à nous ré-

véler, à l'un et à l'autre, notre vocation au saint ministère de la parole. »

Lemue était alors employé dans le commerce de ses parents. M. Colani qui l'aimait comme son fils, voyant son ardent désir de travailler au salut des âmes, le prit chez lui et commença à lui faire faire quelques études. Il tirait en même temps parti de sa piété et de ses aptitudes naissantes, l'envoyant annoncer l'Évangile et tenir les services, tantôt dans une annexe, tantôt dans une autre. On aimait beaucoup à entendre le jeune prédicateur. L'extrême aménité de ses manières et la sagesse précoce qui tempérerait son zèle faisaient qu'il était bien accueilli, même des personnes que le réveil avait laissées indifférentes.

Sur ces entrefaites, la Maison des Missions évangéliques de Paris s'ouvrit. Un appel fut adressé aux jeunes protestants français, et Lemue sentit de suite que sa carrière future était déterminée. Dieu lui fit l'honneur, en 1825, d'être le premier à s'asseoir sur les bancs de l'institution où les missionnaires de nos Églises devaient, à peu près tous, se préparer à leur tâche. Il se mit au travail avec une intelligence et une ardeur qui firent concevoir les plus belles espérances à son directeur, M. Galland.

Deux interruptions devaient cependant éprouver une vocation dont l'évidence semblait ne rien laisser à désirer.

M. Galland s'étant vu obligé de résigner ses fonctions, les élèves furent envoyés à Lemé et placés provisoirement sous les soins de M. Colani. Malgré les réclamations qu'il ne cessait de faire en faveur de ses études, Lemue ne put se soustraire aux obsessions de gens avides d'édification qui l'appelaient de toutes parts. Volontiers ils l'eussent retenu définitivement au milieu d'eux, mais il résista à toutes les sollicitations. Quelque douceur qu'il éprouvât à se retrouver sous le toit de son père en la foi, ce fut avec une grande joie qu'il revint à Paris, dès que les cours furent réorganisés par les soins du nouveau directeur, M. GrandPierre.

La seconde épreuve eut un caractère plus alarmant. Le jeune étudiant avait atteint sa vingtième année, et le sort le désigna pour le service militaire. Diverses causes l'empêchèrent de se libérer.

Il fut incorporé dans un régiment en garnison à Metz. Grand était son chagrin, mais il ne perdit point courage, et, se souvenant qu'il devait partout servir son Maître, il s'attacha à répandre la connaissance de l'Évangile parmi ses compagnons d'armes. Son colonel le laissait faire et en vint même à lui porter un certain intérêt. « Vous n'êtes guère à votre place parmi nous, » lui dit-il un jour « mais, que voulez-vous, il faut se résigner quand on est victime du sort ! »

Au bout de trois mois, Lemue put se procurer un remplaçant et il se hâta d'aller reprendre ses études.

C'était un élève modèle, comme se plaît souvent à le répéter le vénérable directeur qui lui a survécu. A la virilité d'un cœur plein de sentiments nobles et élevés s'alliait chez lui une délicatesse de conscience, une pureté d'intention et de pensée peu commune et qu'il a toujours conservée. La seule mention de certains désordres, ou seulement même de certaines inconvenances, lui faisait monter la rougeur au front et provoquait de sa part des exclamations dramatiques auxquelles ses amis ne pouvaient pas toujours s'empêcher de sourire.

Il fit d'excellentes études. L'un de ses derniers examens lui valut de grands éloges de la part de juges aussi compétents que l'étaient MM. Stapfer, Kieffer, Monod père, etc. Il fit une exposition exégétique très approfondie d'une partie du I^{er} chapitre de Jérémie et du VIII^e de l'épître aux Romains. Il soutint une thèse orale sur la doctrine de l'Écriture touchant la personne et les opérations du Saint-Esprit et sur l'accord de cette doctrine avec la liberté de l'homme. Il lut un sermon sur I Tim., 1, XV, et fit une improvisation sur les onze premiers versets du chapitre X^e de saint Luc, qui fut extrêmement remarquée, tant à cause de sa valeur foncière

que pour la facilité et l'onction avec laquelle le jeune orateur sut s'exprimer.

Au bout de cinq ans, il se trouva prêt, avec deux de ses condisciples, MM. Rolland et Bisseux. Par le conseil de M. le D^r Philip, surintendant des établissements de la Société des Missions de Londres au Cap, il fut décidé qu'on les enverrait chercher un champ de travail parmi les nombreuses tribus de l'Afrique du Sud. Leur consécration eut lieu le 2 mai 1829, dans le temple de Sainte-Marie. C'était la première fois que des protestants français étaient témoins d'un pareil spectacle. On put mesurer alors la grandeur des bénédictions que le Seigneur avaient accordées à notre Église si longtemps opprimée. On se rappelait qu'en 1556, quatorze missionnaires étaient partis pour le Brésil ; mais ils avaient quitté la France sous le feu de la persécution, et il n'avait pu être question de les mettre publiquement à part pour le service de Dieu, surtout dans une ville où se préparaient les horreurs de la Saint-Barthélemy. Après la prière d'ouverture, faite par le pasteur Marron, président du consistoire, le discours de consécration prononcé par le directeur de la Maison des Missions, Lemue prit la parole pour exprimer ses sentiments et ceux de ses collègues. Quelques passages de son discours montreront qu'il était déjà alors ce qu'il a été pendant tout le reste de sa vie : l'un des serviteurs de Dieu les plus humbles et les plus consciencieux.

« Nous savons que nous sommes indignes à tous égards d'être appelés à devenir ambassadeurs de Jésus-Christ. Qui sommes-nous, pécheurs, pour aller exercer un ministère de sainteté et d'amour au milieu des païens ? Souvent abattus par cette réflexion, nous nous sommes jetés aux pieds du Seigneur, lui disant avec larmes : Envoie ceux que tu dois envoyer, car pour nous, nous en sommes indignes. »

« Nous ne pouvons pas ignorer qu'un jour il nous faudra rendre compte de notre administration. Les vœux touchants que vous faites dans ce moment pour nous, les prières que

toutes les Eglises adressent à Dieu en notre faveur, les offrandes que nous remettent les pauvres, tout cela déposera contre nous, au dernier jour, si nous sommes des dispensateurs infidèles des mystères de Dieu.

« Mais en éprouvant le besoin de nous humilier devant lui et de confesser notre faiblesse devant les hommes, nous sentons pourtant que la malheureuse condition des païens nous appelle au milieu d'eux, et que nous refuser à leur porter l'Évangile ce serait nous décharger de la croix de Jésus-Christ. Nous sommes chrétiens, et par conséquent nous devons tout quitter pour aller apprendre à ces hommes, trop longtemps abandonnés à eux-mêmes, que notre Sauveur est aussi leur Sauveur. C'est ce qu'ont fait autrefois pour nous nos frères de l'Asie, quand ils sont venus pour la première fois dans ces contrées nous apporter l'Évangile au péril de leur vie. Nous avons reçu l'Évangile gratuitement, nous devons le donner gratuitement. Serait-il possible d'en avoir éprouvé pour soi-même la puissance sans désirer ardemment de le faire connaître aux autres? Non, par cela même que nous serions aujourd'hui les plus misérables des hommes, et que l'existence nous serait à charge s'il ne nous était plus permis d'espérer dans les promesses de l'Évangile, s'il nous fallait renoncer à adorer Jésus-Christ comme notre Maître, par cela même nous avons besoin d'aller publier la miséricorde du Seigneur, d'apprendre aux païens qu'il *s'est fait pauvre pour les enrichir*.

« C'est en Dieu seul que nous plaçons toutes nos espérances; c'est de lui seul que nous attendons quelque succès. Pleins de confiance en un tel Maître, dès aujourd'hui nous quittons de bon cœur, pour le suivre, tout ce que nous avons de plus cher au monde. Nous renonçons avec joie à notre patrie, à nos parents, à nos amis, et même à nos frères en la foi. C'est entre ses bras que nous nous jetons pour l'avenir, persuadés qu'il ne nous laissera point orphelins, quoique nous vous perdions tous en un seul jour! »

Cet abandon de toutes choses, Lemue a prouvé combien il était sincère et complet en consacrant quarante années de sa vie aux païens, et en mourant heureux dans leur pays sans avoir jamais exprimé le désir de revoir la France !

Au moment où il s'embarquait pour le Cap, un ami lui dit en l'embrassant : « Nous ne nous reverrons peut-être que dans le royaume de notre Maître ; mais nous avons là un rendez-vous assuré ! » Cet ami, c'était Frédéric Monod. Lemue et lui vivent maintenant ensemble dans la cité meilleure après laquelle ils soupiraient, et où plus d'un bienheureux rend hommage à leur fidélité.

(La suite au prochain numéro).

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

CHINE.

L'ÉVANGILE ANNONCÉ AUX FEMMES.

Tandis que dans certaines provinces du « Céleste empire » des missionnaires, soit catholiques, soit protestants, sont signalés aux passions populaires par les lettrés, maltraités par des magistrats subalternes, et même massacrés, comme viennent de l'être les prêtres de Tsien-Tsin, il est d'autres régions où ils peuvent continuer en paix leurs bienfaisants travaux, sans que les femmes elles-mêmes aient à redouter le moindre danger. Ce fait, qu'expliquent suffisamment l'étendue du pays et la diversité de vues ou d'intelligence de ses hauts fonctionnaires est, sous l'un et l'autre de ses aspects, une preuve que le christianisme est en voie de progrès dans l'empire. Là où la persécution surgit, c'est que